“ Ce dont on ne peut parler ”: Wittgenstein avec Lacan et La Coupe d’or

Francesca Manzari

▶ **To cite this version:**

Francesca Manzari. “ Ce dont on ne peut parler ”: Wittgenstein avec Lacan et La Coupe d’or. Maxence Bras, Laurent Cantonnet, Isabelle Labiche, Marie-Pascale Regnard. Les voix du silence : Et si le silence faisait du bruit, , 2021, 978-2-9566702-1-6. hal-03187318

HAL Id: hal-03187318
https://amu.hal.science/hal-03187318

Submitted on 31 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Francesca Manzari, *« Ce dont on ne peut parler » : Wittgenstein avec Lacan et* La Coupe d'or *de Henry James,* dans les actes des Rencontres de l'association Valfor, *Les voix du silence,* dir. Maxence Bras, Laurent Cantonnet, Isabelle Labiche, Marie-Pascale Regnard, Marseille, Éditions Valfor, 2021, p. 43-56.

« Ce dont on ne peut parler » : Wittgenstein avec Lacan et *La Coupe d'or* de Henry James

Francesca Manzari
Aix Marseille Univ, CIELAM, Aix-en-Provence

Le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein s'ouvre et se termine par une référence au silence. Ayant pour objet les « problèmes philosophiques » liés à « une mauvaise compréhension de la logique de [toute] langue », Wittgenstein propose un partage entre le dicible et l'indicible : « tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence[1] ». Cette proposition est répétée en conclusion du traité de façon à ce que le philosophe place, entre les deux injonctions au silence, l'ensemble des cas de l'expression de la pensée.

Les propositions qui suivent dans l'avant-propos disent l'impossibilité de tracer une frontière de la pensée. On ne saurait en effet dire où s'arrête l'impensable puisque celui-ci n'est pas du domaine de la philosophie. Wittgenstein trace alors une frontière dans la langue en deçà de laquelle il est possible d'exprimer ce qui est pourvu de sens. La compréhension de la logique de toute langue étant le seul garant de l'exprimable en ceci qu'à bien exploiter les ressources logique d'une langue, tout locuteur est protégé de l'illogique.

« Le monde est la totalité des faits, non des choses[2] », dit la proposition 1.1 du *Tractactus* et un fait est « ce qui a lieu », à savoir « la subsistance » dans l'espace logique « d'états de choses »[3]. Les états de choses sont à leur tour des « connexion d'objets (entités choses) »[4]. Pour Wittgenstein, et cela selon les lois de la logique, « quand la chose se présente dans un état de choses, c'est que la possibilité de l'état de choses doit être préjugée dans la chose »[5]. Cela implique que

[1] Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus,* tr. de l'allemand de Gilles Gaston Granger, Paris, Gallimard, 1993, p. 31 et p. 112.
[2] *Ibid.,* p. 33.
[3] *Ibidem*.
[4] *Ibid.,* p. 34.
[5] *Ibid.,* p. 34.

la *structure grammaticale* dans laquelle j'énonce le fait doit permettre d'exprimer les états de choses de la chose, à savoir la possibilité de ses connexions[6].

Cela fera dire à Jacques Lacan en 1966, dans *Logique du Fantasme,* que la structure grammaticale est « la chose » qui « n'est pas le privilège d'un freudien »[7]. La tentative de Wittgenstein est digne d'intérêt en ceci qu'elle constitue une articulation de « ce qui résulte d'une considération de la logique telle qu'elle puisse se passer de toute existence du sujet »[8]. Pour Lacan, en effet, le *Tractactus* mérite d'être lu parce qu'il propose une voie pour concevoir « le statut de la pensée en tant que s'y réalise l'aliénation comme chute de l'Autre ».

La séance du 18 janvier 1967 du même séminaire est consacrée à l'instauration freudienne d'« une pensée qui n'est pas je ». Freud, dit Lacan, attire l'attention sur un je qui ne saurait être entièrement décrit par la célèbre formule « je est un autre » parce que, entre l'autre qui n'est pas je et la pensée qui n'est pas je, demeure une distance infinie qui seule peut être comblée par le *donc* que Descartes place entre l'être et la pensée. Le *donc* de Descartes et le lieu de la fonction du désir parce qu'il est un appel à l'autre à qui le sujet demande de reconnaître le lien entre sa propre existence et la logique comme sens[9]. Cet autre s'écrit alors avec un A majuscule puisqu'il permet l'union de l'être et de la pensée. L'Autre est le garant du *suis-pensée.* Au contraire, la logique à laquelle Wittgestein fait recours dans le *Tractatus* appartient à la langue et non pas au sujet qui pense. Cette logique produit une chute de l'Autre, c'est-à-dire une aliénation : à l'encontre du « je pense, donc je suis » où le *donc,* en tant qu'il en appelle à l'Autre, permet de dire « tu es, donc je suis », une pensée dépourvu de je et donc aliénante dirait « Tu n'*es* pas, donc je ne suis pas ». Cela parce que si c'est la langue qui garantit la logique, alors celle-ci existe même si le dernier des hommes devait l'oublier. Également, le dernier des hommes possédant une solide connaissance de la langue existerait même sans avoir jamais connu un Autre. Pour Lacan, cette pensée de l'existence est aliénante.

[6] Bien entendu, il est impossible ici de distinguer le réel et la réalité.
[7] Jacques Lacan, *Logique du fantasme. Livre XIV du Séminaire,* séance du 18 janvier 1967. Il n'existe à ce jour aucune édition de ce séminaire. C'est la raison pour laquelle nous donnons en note seulement les dates des séances et non pas de numéros de page. La version citée ici est celle du site http://staferla.free.fr/S14/S14%20LOGIQUE.pdf .
[8] *Ibidem.*
[9] Le donc est précisément le lieu (transitoire) de la déduction logique.

Le désir a pour fonction de s'opposer à cette chute : « Sans doute, – écrit Lacan – rien ne peut se dire sur ce qu'il en est de ces structures » – ces structures logiques ajoutons-nous, à savoir ce qui du discours lie le sujet à l'existence –, et pourtant l'expérience de l'analyste permet de dire que ce sont elles qui dominent « et donnent leur loi à la fonction du désir ». *Désir qui ne peut être dit* – qui reste donc tu – parce que le dire serait réducteur et reviendrait à « répéter les articulations grammaticales où [ces structures] se constituent » ou à essayer de montrer comment le sujet s'y loge. Et il s'y loge sous la forme d'une plainte : « À savoir pour autant qu'il ne s'y retrouve pas, que le désir qu'il y fonde a pour lui cette valeur ambiguë d'être un désir qu'il n'assume pas, qu'il ne veut que malgré lui ». Dans le séminaire, c'est le moment que Lacan appelle « obscurcissement, étranglement, impasse, de la situation subjective […] dans le statut du langage »[10].

Sur un modèle qui trouve son origine, toute proportion gardée, dans une questionnement analogue à celui de Wittgenstein sur le dicible ou le silence, Lacan affirme que le statut du langage se situe « au niveau où la pensée existe comme "ce n'est pas JE qui pense" ».

Cette pensée composée pour Lacan de *pensées de l'inconscient* a comme caractéristique qu'elle *ne peut dire* « ni "donc je suis", ni même le "donc je ne suis pas" ». Il s'agit d'une pensée qui prend les deux à la fois – la logique de l'inconscient est autre que celle du *Logos* – et à l'intérieur de laquelle le « donc je ne suis pas » vient indiquer le statut virtuel que le sujet occupe *au niveau* de l'Autre[11]. Dans les pensées de l'inconscient en effet, puisque ce n'est pas je qui pense, l'Autre « maintient son instance ». Si Freud dit que le rêve est égoïstique, Lacan explique que c'est pour qu'on y reconnaisse le « *Ich*, sous un masque ». Ainsi le monde du rêve, qui paraît de premier abord « inordonné », est-il un effet d'articulation. « Après nous avoir dit que *le monde des pensées du rêve* est de nature illogique », Freud montre qu'il existe « une logique de ces pensées »[12].

Que l'inconscient est structuré comme un langage est un pléonasme, dit Lacan. Il suffirait de dire que l'inconscient est structuré. Dans les deux dimensions de la structure dominante qui est la métaphore, l'opération de substitution fait dire à

[10] *Ibidem*.
[11] *Ibidem*.
[12] *Ibidem.*

Lacan qu'« aucun signifiant n'appartient en propre à aucune signification »[13]. Pour le dire autrement, Lacan parvient à la même conclusion que Wittgenstein tout en s'en éloignant. L'univers du discours est bien l'ensemble de ce qui peut être dit, et dans ce sens, en accord avec le philosophe autrichien, il sera *possible* de dire qu'« il est vain de parler »[14]. À ceci près que l'axiome selon lequel « le signifiant ne saurait se signifier lui-même » est partie intégrante de l'univers du discours et supporte une logique *autre* que celle de la langue, celle du *fantasme* qui est liée à l'indicible et au silence. La vanité de la parole n'est donc pas une raison pour justifier l'injonction au silence, bien au contraire.

Lacan écrit la logique du fantasme par $ ◇ a, S barré poinçon *petit(a)*. Ici, c'est l'*objet petit(a)* qui « fait la logique du fantasme » par son statut dans un rapport logique présenté par un losange, le poinçon. Ce signe est forgé pour représenter une conjonction-disjonction : *à la fois* un rapport de grandeur, si on le coupe d'un trait vertical (plus grand ⟩ et/ou plus petit ⟨) et un rapport d'exclusion et/ou d'inclusion, si on le coupe d'un trait horizontal (et : ∧ / ou : ∨)[15]. Ce qui s'exclut est ici réunit dans un marqueur logique de l'impossible qui est toutefois la fenêtre par laquelle, dans la cure, le sujet en analyse trouve son accès à l'*imaginaire*. Le dicible de Wittgenstein ne s'apparente qu'un bref instant au « Ça parle » de Lacan[16] (c'est-à-dire que l'inconscient parle) parce que là où *ça parle* pour Lacan, le sujet se tait, au sens où il est désarrimé de ce qui est en train de se dire, fût-ce par sa propre bouche.

Dans un texte intitulé *Le silence des mots,* introduction à la traduction italienne des entretiens de la poétesse autrichienne Ingeborg Bachmann, *In cerca di frasi vere*[17], Giorgio Agamben traite d'un double échec, celui de la philosophie et celui de la poésie face à l'indicible. Je le cite :

> Mais […] un tel échec est plus essentiel que la tâche elle-même – ou tout au moins, il en fait intégralement partie, puisque le véritable poète ou le véritable philosophe est celui qui peut seul en faire l'expérience. L'exposition de l'indicible implique donc un paradoxe semblable à celui que […] Bachmann a exposé une fois dans un poème en écrivant que « qui chute a des ailes »[18].

[13] *Ibid.,* séance du 23 novembre 1966
[14] *Ibidem*.
[15] *Ibid.,* séance du 16 novembre 1966.
[16] *Ibid.,* séance du 11 janvier 1967.
[17] Entretiens d'Ingeborg Bachmann, *In cerca di frasi vere, colloqui con Christine Koschel e Inge Weidenbaum,* tr. de Cinzia Romani, Laterza, 1989.
[18] Giorgio Agamben, *Le silence des mots,* tr. de Martin Rueff, *Po&sie,* 2010/1, p. 25-26.

Francesca Manzari, *« Ce dont on ne peut parler » : Wittgenstein avec Lacan et* La Coupe d'or *de Henry James,* dans les actes des Rencontres de l'association Valfor, *Les voix du silence,* dir. Maxence Bras, Laurent Cantonnet, Isabelle Labiche, Marie-Pascale Regnard, Marseille, Éditions Valfor, 2021, p. 43-56.

Dans la séance du 12 avril 1967 de *Logique du Fantasme*, Lacan dit « La structure, c'est que le sujet soit un fait de langage […]. Le sujet ainsi désigné est ce à quoi est généralement attribuée la fonction de la parole. » Ce sujet a une énergie propre, au sens aristotélicien de *ἐνέργεια (energeia),* à savoir un travail, un mouvement propre, « ce mode – dit Lacan – est *l'acte où il se tait*. » Or « *Tacere* – dit encore Lacan – n'est pas *silere* et pourtant ils se recouvrent à une frontière obscure ».

Silere reviendrait à la qualité d'être silencieux et *tacere* à rester en silence lorsqu'il faudrait parler. Lacan dit que ce serait une sottise que d'affirmer qu'il n'existe dans ses *Écrits* aucune allusion au silence parce que dans la formule de la pulsion ($ ◇ D), « c'est quand la demande se tait, que la pulsion commence ». L'acte de se taire « ne libère pas le sujet du langage ». L'essence du sujet culmine dans cet acte, *se taire*, qui reste lourd d'une énigme au point où on a pu y loger des dieux.

La science a souhaité évacuer la notion de silence éternel et ce faisant elle a expulsé le sujet. La science a refusé de se soumettre au langage pour se soustraire au vide de celui-ci. De ce fait, la science a refusé de se soumettre au sujet en créant un langage vidé du sujet. C'est la tentative de Wittgenstein lorsqu'il propose un enchaînement de la philosophie à la logique et non pas à la conscience. La conséquence est ainsi formulée par Lacan : la science se fonde sur une interdiction de « l'effet de sujet du langage ». Ainsi le sujet n'est-il plus qu'un effet, effet de langage et effet de vide. Le vide cerne le sujet « au plus strict de son essence ». La découverte de l'inconscient est « un moment où parle, à la place du sujet, du pur langage ». À la question de savoir de quoi parle le langage désarrimé du sujet ? « Il parle du sexe. D'une parole […] dont l'acte sexuel représente le silence ». Il s'agit d'une parole « tenace », obstinée à « forcer le silence ». Je cite encore Lacan : « Au nom du sexe, comme je l'ai dit, parlerait-il cet inconscient ! […] L'inconscient parle sexe, il brame, il râle, il roucoule, il miaule ! » Le discours psychanalytique lui-même râle – dit encore Lacan – « à appeler la figure d'un Éros qui serait puissance unitive et encore : dans un impact universel ».

The Golden Bowl, La Coupe d'or, est un roman de Henry James paru en 1904, qui a également fait l'objet d'une adaptation cinématographique de James Ivory en 2000. *La Coupe d'or* est une tentative de représentation de l'impossibilité d'atteindre un Éros comme « puissance unitive ». Les deux histoires d'amour qui y

sont racontée naissent dans une famille où un père veuf, M. Verver, et sa fille, Maggie, vivent une union hors du commun, tout en étant mariés, Maggie à Amerigo, un prince italien et M. Verver à Charlotte Stant, amie d'enfance de sa fille. C'est à partir d'un silence que Henry James décrit l'union du père et de la fille à la fin du chapitre III. Maggie raconte à M. Verver, pour l'amuser, que son mari Amerigo a du succès auprès des femmes :

> Bien entendu, elle ne pouvait tout lui dire, en toutes lettres, de ce qui les concernait, Amerigo et elle, de leur bonheur, de leur union, des profondeurs de leur attachement ; d'autres choses étaient inutiles à dire ; restait tout ce qui se trouvait à la fois vrai et amusant, à la fois communicable et réel, et de cela, dans sa ligne de conduite comme fille, si consciente, si délicatement élaborée, elle pouvait à son gré tirer parti.
>
> Pourtant, un silence heureux, tandis qu'elle s'attardait dans son tête-à-tête, avec son père, enveloppait tous ces sujets […].
>
> […] Le sentiment qu'ils exhalaient finalement dans l'air du soir, tandis que leurs yeux se rencontraient avec tendresse, n'était pas sans une nuance d'inquiétude au sein de la félicité. La bonne conscience, l'idée que le monde était juste, vibrait en eux, et ils en percevaient la palpitation qui ne les quittait pas ; mais peut-être cherchaient-ils vaguement à quelles fins ils pourraient employer un bonheur si parfait. Ils l'avaient créé, soigné, affermi ; ils l'avaient abrité de dignité et couronné de certitude ; mais le moment présent ne marquait-il pas pour eux (ou du moins pour nous qui les observons à l'heure où s'ouvre leur destin) l'aube de la découverte qu'il ne suffit pas toujours de faire bien pour répondre à *toutes* les éventualités ?[19]

L'union de M. Verver et de sa fille est rendue acceptable par le mariage entre Maggie et Amerigo. Le bonheur de Maggie devrait être accompli, mais juste au moment où elle savoure cette plénitude, elle ne peut tout dire de cela à son père et ce qu'elle dit revient à poser une question qui a pour objet une demande, exactement comme dans la formule de la pulsion telle que Lacan la conçoit : $ ◇ D « *S barré poinçon de D* (la demande) »[20]. Maggie dit : « Qu'est-ce donc en somme que l'on

[19] Henry James, *La Coupe d'or,* tr. de Marguerite Glotz, Robert Laffont, 1955, p. 135-136. "*There were things she of course couldn't tell him, in so many words, about Amerigo and herself, and about their happiness and their union and their deepest depths – and there were other things she needn't; but there were also those that were both true and amusing, both communicable and real, and of these, with her so conscious, so delicately cultivated scheme of conduct as a daughter, she could make her profit at will. A pleasant hush, for that matter, had fallen on most of the elements while she lingered apart with her companion [...] what they most finally exhaled into the evening air as their eyes mildly met may well have been a kind of helplessness in their felicity. Their rightness, the justification of everything – something they so felt the pulse of – sat there with them; but they might have been asking themselves a little blankly to what further use they could put anything so perfect. They had created and nursed and established it; they had housed it here in dignity and crowned it with comfort; but mightn't the moment possibly count for them or count at least for us while we watch them with their fate all before them as the dawn of the discovery that it doesn't always meet all contingencies to be right?*" Henry James, *The Golden Bowl*, New York, Charles Scribner's Sons, 1909, vol. 1, p. 166-167.

[20] Jacques Lacan, *Logique du fantasme. Livre XIV du Séminaire,* séance du 12 avril 1967.

veut de toi ? »[21] La question posée est posée au fantasme de Maggie. C'est comme si elle demandait : que veut mon fantasme pour continuer d'être un fantasme. De la même façon dont elle est subjuguée par un mari convoité, elle demande à son père de lui dire en quels termes il est lui-même convoité.

La réponse est un silence. Maggie dit alors avoir été mariée à son père et ne plus l'être. Ainsi, ce qu'on voudrait de lui serait qu'il se marie et finalement que l'épouse trouvée soit l'amie d'enfance de Maggie. Il y a là alors la possibilité que le bonheur du couple soit sans faille. Mais un bonheur sans faille se fonde sur des silences obstinément gardés sur le passé. Amerigo et Charlotte ont été amants avant que Maggie n'entre dans la vie du Prince. Or, si Amerigo a choisi Maggie, c'est essentiellement pour sa condition de riche héritière.

Charlotte est invitée au mariage qui se tient à Londres, elle arrive d'Amérique où elle a fait des économies pour offrir un cadeau de mariage à Maggie et demande à Amerigo de l'accompagner auprès d'un antiquaire. Elle est ravie par une coupe d'or, un objet d'une rare perfection :

> Simple, mais d'une singulière élégance, elle reposait sur un pied circulaire, un court piédestal à la base légèrement évasée […]. Ç'aurait pu être une sorte de calice qu'on aurait coupé de moitié pour parfaire les proportions heureuses de sa belle courbe. S'il était d'or massif, la taille en était impressionnante ; il semblait à vrai dire mettre en garde l'admirateur prudent[22].

Charlotte est ravie par le cadeau idéal, Amerigo s'en éloigne immédiatement. Il a perçu que le cristal de la coupe est fêlée, *cracked* en anglais et le prince est superstitieux : « *a crack is a crack*[23] », dit-il.

L'objet n'est pas acheté, mais quelques années plus tard, Maggie cherche un cadeau pour son père et, entrant dans la même boutique, choisit la coupe d'or. L'antiquaire se rend chez elle pour la livrer et reconnaît, dans les photos exposées dans le salon, le couple qui quelques années auparavant, la veille de son mariage, avait presque choisi la même coupe. L'antiquaire avoue le défaut de l'objet. Maggie

---

[21] Henry James, *La Coupe d'or, op. cit.,* p. 136. "*What is it after all that they want to do to you?*", Henry James, *The Golden Bowl*, *op. cit.,* p. 167.

[22] *Ibid.,* p. 94. "*Simple but singularly elegant, it stood on a circular foot, a short pedestal with a slightly spreading base, and, though not of signal depth, justified its title by the charm of its shape as well as by the tone of its surface. It might have been a large goblet diminished, to the enhancement of its happy curve, by half its original height. As formed of solid gold it was impressive; it seemed indeed to warn off the prudent admirer*." Henry James, *The Golden Bowl*, *op. cit.,* p. 112.

[23] "*Per Dio I'm superstitious! A crack's a crack and an omen's an omen*." Henry James, *The Golden Bowl*, *op. cit.*, p. 119.

découvre ainsi la trahison et appelle son amie Fanny pour lui demander conseil. Fanny lui dit de détruire la coupe et de passer sous silence son existence. Pour que le bonheur existe, *il faut taire* la découverte de l'histoire entre Charlotte et Amerigo. Maggie est récalcitrante à cette idée, elle réclame un bonheur *sans trou* : « *I want a happiness without a hole* »[24]. Ici Maggie s'en prend à la coupe, elle lui en veut d'être craquée et énonce cela en des termes qui illustrent le propos de Lacan lorsqu'il parle de la fonction de l'objet petit (a) dans le fantasme et dit que « pour faire du fantasme, il faut du "prêt à porter" » :

> Qu'est-ce que porte, qu'est-ce qui porte le fantasme ? Ce qui porte le fantasme a deux noms, ceux qui concernent une seule et même substance. […]. Cette surface primordiale qu'il nous faut pour faire fonctionner notre articulation logique, […] ce sont des surfaces fermées, elle participent de la bulle à ceci près qu'elle ne sont pas sphériques[25].

Ce que Lacan appelle bulle « a proprement deux noms : le désir et la réalité ». Désir et réalité ne peuvent être articulés parce qu'ils « ont un rapport de texture sans coupure. […] Ils n'ont donc pas besoin d'être recousus. Il n'y a pas plus de "réalité du désir" qu'il n'est juste de dire "l'envers et l'endroit" : il y a une seule et même étoffe qui a un envers et un endroit[26] ».

Or c'est précisément l'endroit où Maggie râle. Elle voudrait que désir et réalité soient « l'envers et l'endroit » et ce n'est pas le cas. Au contraire, il y a un trou, le silence du prince et celui de sa meilleure amie ont fait un trou, et le trou, dit Lacan dans la même séance de séminaire du 16 novembre 1966, a une fonction : celle « d'articuler les rapports du sujet à l'Autre dans la névrose ». C'est aussi la fonction du poinçon (◇), encore appelé « fenêtre du fantasme ». En effet il est nécessaire de distinguer l'endroit de l'envers et l'Autre permet de le faire : il permet de distinguer la réalité du désir. « Le sujet commence avec la coupure » dit Lacan. « Ce qui est endroit et envers primitivement […] ça ne concerne en rien le sujet, pour la raison qu'il n'y en a pas encore[27] ». Maggie prend conscience de son manque à être, de son désir, elle identifie son désir, à partir du moment où elle perçoit la fêlure, le *crack*

[24] "*Well, what I want. I want a happiness without a hole in it big enough for you to poke your finger*." Henry James, *The Golden Bowl*, New York, Charles Scribner's Sons, 1909, vol. 2, p. 216.

[25] Jacques Lacan, *Logique du fantasme. Livre XIV du Séminaire,* séance du 16 novembre 1966.
[26] *Ibidem.*
[27] *Ibidem.*

dans la coupe. Ce qui figure bien la formule de Lacan ci-dessus : « le sujet commence avec la coupure ».

Or il est possible de passer de ce détail de l'histoire, du désir de Maggie au désir de tous les personnages de Henry James et presque au désir qui sous-tend l'écriture de H. James. Tout roman de James se fonde sur une rencontre amoureuse entre un personnage américain riche et un personnage européen noble et cultivé.

James se propose de décrire les différences que les cultures, américaine et européenne, révèlent lorsque elles se rencontrent : l'innocence américaine affronte la vieille Europe, très civilisée, raffinée et corrompue et finit par y trouver une forme d'anéantissement. La culture américaine est trop aride et provinciale pour nourrir l'esprit des personnages chers à James. Le nouveau continent manque de certains « éléments de haute civilisation », « il n'y a pas d'État. […] Il n'y a pas de souverain, de cour, de loyauté personnelle, il n'y a pas d'aristocratie, d'église, de clergé […] de classe sportive – il n'y a pas d'Epsom, d'Ascot ![28] ». Et pourtant, dans une lettre de 1872, James écrit qu'un américain a aussi la responsabilité de ne pas s'abandonner à « une superstitieuse valorisation de l'Europe »[29]. Un américain se doit de résister à la corruption de la culture et à demeurer dans une claire dimension américaine du bien.

Or les histoires d'amour de Henry James se révèlent être toujours impossibles parce qu'elle se fondent sur une fausse équivalence. Opération qui est parfaitement illustrée par *La Coupe d'or.* Les personnages de H. James croient acheter la connaissance et l'histoire par l'argent, comme le père de Maggie.

Dans la séance du 12 avril 1967, toujours dans *Logique du fantasme,* Lacan rappelle l'équation de la valeur qui se trouve au début du *Capital*. Il rappelle aux esprits distraits que « c'est la proportion qui résulte des prix de deux marchandises : tant de tant égale tant de tant, rapport inverse du prix à la quantité obtenu de marchandise. » Ce que cette équation recèle n'est point le patent, mais « la différence de nature des valeurs ainsi conjointes et la nécessité de cette différence ».

---

[28] Henry James, *Hawthorne,* Cornell University Press, 1997, p. 34. La traduction est la nôtre. Dans l'original : « *One might enumerate the items of high civilization, as it exists in other countries, which are absent from the texture of American life […]. No State […]. No sovereign, no court, no personal loyalty, no aristocracy, no church, no clergy, no army, no diplomatic service, […] no sporting class – No Epsom nor Ascot!* ».

[29] *The Complete Letters of Henry James 1872-1876*, vol.1, University of Nebraska Press, 2008, p.438. Dans l'original : « *A superstitious valuation of Europe* ».

« Dans l'équation des valeurs, l'une intervient comme valeur d'usage et l'autre comme valeur d'échange. C'est ce latent qui est la grande contribution du marxisme à la science, dit Lacan et il ajoute que cela fonctionne comme la psychanalyse. Le latent de la psychanalyse est ce qu'il appelle la structure et comme je le disais au début, c'est que le sujet soit un fait de langage avec une *ἐνέργεια* propre, un mode d'existence qui est l'acte où il se tait.

Maggie aurait souhaité qu'Amerigo ne taise pas son aventure avec Charlotte, mais Amerigo sait que, comme pour les dieux, le silence est le seul garant d'une non-équivalence du désir à la réalité. *Impossible d'échanger désir et réalité*. S'ils sont l'un l'envers de l'autre, encore faut-il une fêlure pour passer de l'endroit à l'envers, et les deux superficies ne sont pas équivalentes. L'usage le laisse croire, comme dans l'expression populaire « prendre des vessies pour lanternes », l'échange dément l'équation.

En conclusion, dans *Logique du fantasme* Lacan s'appuie sur une critique de Wittgenstein pour développer une conception radicalement différente de la langue. Pour Wittgenstein, la loi du sens se trouve dans la langue elle-même, dont les structures et leur maîtrise définissent ce dont il est possible de parler, à l'exclusion d'un reste éventuel que selon le philosophe autrichien il faudrait taire. À cette conception de l'être humain fermée sur les constructions discursives logiques d'un système linguistique, Lacan oppose ce qu'il appelle ailleurs le *parlêtre*, se définissant non pas tant par le discours, binaire, que par la parole, ternaire, qui justement ne peut s'articuler que grâce à l'altérité radicale de l'Autre, grâce à la coupure, la fêlure, (encore appelée schize ou *Spaltung*) de l'ordre symbolique. Pour Lacan, *ce dont on ne peut parler* est précisément ce manque, cette cassure, etc. par où survient éventuellement le réel et qui met en jeu la parole elle-même et les échanges intersubjectifs du désir. Dans le roman de Henry James, *La Coupe d'or*, cette *coupure* (cette *coupe*, si l'on veut) est métaphorisée par la fêlure invisible de la coupe d'or, objet d'art décoratif très représentatif de l'idéal d'un bonheur bourgeois que l'héroïne, à l'instar de la *Weltanschauung* de l'auteur du *Tractatus*, rêve « sans trou ». Tout le roman de Henry James peut se lire comme une longue réflexion sur cette question justement du rapport symbolique du sujet au langage, à propos de laquelle Lacan est en désaccord avec Wittgenstein. La coupe d'or est ce Graal, ce calice idéal d'une vision du monde parfaite, sans faille, se concevant et s'énonçant

clairement par une logique toujours compréhensible. Telle est l'idée dont le roman s'évertue à montrer que c'est une construction imaginaire. Car la coupe d'or ne vaut que symboliquement, par sa fêlure même, comme la tessère ne vaut que par la brisure qui fait d'elle le sceau d'un contrat. Vouloir obstinément la taire ne peut mener qu'à sa destruction. La fonction de la littérature est précisément de permettre de *ne pas taire* ce dont on ne peut parler dans les seuls termes de la pure logique, nous sauvant ainsi de l'aporie totalisante et délétère d'une idée trop purement linguistique de la langue et strictement logique de la vie.